

## Terre et bois (extrait)

Pierre DesRuisseaux

Volume 23, numéro 5 (137), septembre–octobre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29965ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

DesRuisseaux, P. (1981). Terre et bois (extrait). *Liberté*, 23(5), 41–44.

## *Terre et bois (extrait)*

PIERRE DES RUISSEAUX \*

Je guette l'aube.

Les grandes formes de l'aube

m'apprennent l'irréfutable :

« Des étoiles me montrent  
ce vrai jour. »

Rien ne deviendra grand  
où descendent les étoiles sous la pluie.

Les villes retentissent.

Des machines et des voitures  
blotties dans le brouillard.

Il y a de la lumière  
et encore l'horizon  
dans l'air décollé.

---

\* PIERRE DES RUISSEAUX a récemment publié, aux éditions Moebius-Triptyque, un ouvrage intitulé *Soliloques*.

Semblable au dénuement  
le chemin immobile  
et profond se multiplie.

À travers l'horizon  
des villages couchés

Est-ce ce très beau silence  
qui frémit quand je marche ?

Passé l'herbe, rien  
ni l'été ne persiste.

Pour tout un jour  
j'appartiens à la chance  
posée sur les pierres.

« La chance que la nuit trouve  
n'est plus que la nuit abolie  
quand l'été aura passé. »

Le sol sommeille sous l'écorce.  
Le sol n'a pas d'âge.

L'enfant et une maison circulent

Je franchis un air  
où personne ne s'agite  
où une certitude me réunit

ailleurs.

Je regrette le silence.

Le profond silence  
brûle dans l'ombre,  
dans l'effacement de l'ombre.

Le silence défaille  
et un cri est abîmé, pris au vent.

Je marche dans la cendre,  
dans tout ce vent à l'abandon.

Longuement  
je ne rejoins personne.

Si on m'écoute  
même tourné vers moi  
même pour ne plus me regarder

si on m'écoute  
je me tairai.

Plutôt l'air  
ce lieu empoudré  
venu de soi  
au-dessus de soi  
de l'autre bord des voix tremblantes.

Plus fugace si le vent a dormi,  
l'ambre et le grand temps  
naissent d'une invisible écorce

À chaque distance  
plus perdue qu'un bois tissé

à chaque jeunesse  
un sentier

Il faut passer avec des gants

monter comme une balle

mais juste là, quand la lumière s'ouvre

quand la lumière si froide  
atteint le plus beau chant.

Il y a une barque  
mais pas de monde.

Toute cette fenêtre regarde.

J'écoute des yeux,

de la mer, le vol éclaté des oiseaux.

Le vol du poème  
jusqu'au cœur très dur, très tendre.

Il y aura des nuages,  
des lieux éloignés de chaque branche.

On respirera l'air pesant.

L'herbe la plus pesante  
gravira encore l'air,  
la côte si usée.